

Dávid Szolláth

Institut d'Études Littéraires, Académie des Sciences en Hongrie

LE DÉBAT AVEC LE MAÎTRE

Les essais de Miklós Mészöly sur Camus

Miklós Mészöly est le prosateur hongrois qui était le plus ouvert au dialogue avec les différents courants modernistes de son temps. C'était particulièrement important dans les décennies de l'isolement quand la politique culturelle considérait les oeuvres du réalisme socialiste soviétique comme normatives. Il existe une opinion d'histoire littéraire qui décrit non seulement les années cinquantes mais les années soixantes également comme « une continuité interrompue »¹. Cela veut signifier que la tradition moderniste de la littérature hongroise qui formait ses normes esthétiques d'après le dialogue avec la littérature mondiale contemporaine a été interrompue. La représentante la plus caractéristique de cette tradition était la revue *Nyugat* au début du vingtième siècle. Sans mettre en considération que l'on accepte ou l'on rejette cette opinion, dans les années soixante-dix et quatre-vingts l'oeuvre de Mészöly était l'une des rares oeuvres de l'époque où le contexte de littérature mondiale ne pouvait pas être omis.

Comme je viens de mentionner, il s'agit de différents courants modernistes, car l'oeuvre de Mészöly est poétiquement variable et ouverte vers plusieurs sens. Avec un peu de simplification, on peut discerner quatre époques différentes de sa carrière. Après le départ réaliste des années quarantes et cinquantes, les romans et les essais des années soixantes sont influencés par Camus, ses deux romans des années soixante-dix sont en dialogue avec la poétique du nouveau roman et du nouveau cinéma, dans les années quatre-vingts, Mészöly est intéressé par la fictionalisation de l'histoire régionale, à cette époque-là, c'est surtout García Márquez et autres écrivains latin américains qui étaient importants pour lui. Naturellement, ce sommaire est une simplification qui serait affinée par une analyse plus détaillée, mais à l'instant il nous suffit de savoir que dans les années soixantes l'existentialisme français et la lecture de Camus sont les contextes de littérature mondiale les plus importantes de Mészöly.

Pourtant, parler de Camus dans les années soixantes en Hongrie n'était pas la meilleure lettre de recommandation. Les idéologues officiels marxistes étaient dans un combat continu contre les courants intellectuels de l'Europe occidentale. L'existentialisme était qualifié de philosophie de crise, de nihilisme, et il ne s'agit pas ici seulement de fait que le marxisme-léninisme ne supportait pas la concurrence du tout, mais d'autres éléments. Ainsi que suivant Sartre, le marxisme aurait pu être relié à l'existentialisme, ce qui leur est apparu une hérésie particulièrement dangereuse, que Camus condamnait l'intervention de l'Union Soviétique en Hongrie en 1956, que la popularité de Camus lauréat du prix Nobel était incroyable dans toute l'Europe. En même temps, les moyens des combats idéologiques s'étaient changés par rapport aux années cinquantes où les oeuvres de Mészöly (ou celles de Sándor Weöres, de Magda Szabó) ne pouvaient apparaître que par hasard. La stratégie des années soixantes était la suivante : au nom de la politique de la coexistence, on a permis l'apparition des oeuvres avec une idéologie opposée, mais toujours accompagnés par la critique officielle de la partie ; on l'a mis à sa place dans la préface, dans la postface ou dans la rubrique critique d'un des journaux de la partie. Dans la critique littéraire hongroise s'est établie l'habitude d'utiliser le mot existentialisme comme massue, comme casse-tête, comme chef d'accusation toujours ressortable. A tous les oeuvres modernistes où les héros étaient des intellectuels pleins de luttes intérieures ou des héros angoissés, leur moral étant bas, où la possibilité du suicide ou de l'émigration du héros se présente l'on pouvait appliquer l'épithète « existentialiste ». C'est ainsi que tout-venant est devenu existentialiste dans la littérature hongroise. Non seulement Mészöly ou Imre Kertész qui était moins connus à l'époque, mais Gyula Hernádi, Ferenc Sánta, Erzsébet Galgóczi ou István Csúrka. Des noms qu'on peut aujourd'hui difficilement imaginer sur la même table de dissection. Les critiques hongrois ont fait sans cesse l'écho de la critique de György Lukács sur Sartre écrit en 1947², même si le nom de Lukács n'était pas non plus bienvenue. La source des arguments restait quand même lui.

La réception de l'existentialisme dans le discours marxiste hongrois nous averti de traiter avec précaution les notions de l'influence littéraire et de la réception littéraire. L'influence se change pendant la voie entre la source et le récepteur, c'est la chose même qui se réinterprète. Il vaut la peine de peser la notion de *transfert culturel*, car le discours

¹ Kulcsár Szabó, E., *A magyar irodalom története 1945-1991*, Budapest, Argumentum, 1994, p. 47

² Lukács, Gy., *A polgári filozófia válsága*, Budapest, Hungária, 1947, p. 123-203

marxiste hongrois parle d'existentialisme et se réfère à Camus, mais ses points de référence ne sont pas *La mythe de Sisyphe* ou *L'homme révolté*, mais les décisions théoriques du Bureau Centrale de la Partie Socialiste Ouvrier Hongrois et la critique de György Lukács sur Sartre. Ils ont rarement fait la différence entre l'opinion de Camus et de Sartre, ils ont considéré Camus comme une variante de l'existentialisme sartrien et ils ont laissé à part le fait que Camus ne se considérait pas comme existentialiste. Les notions de l'existentialisme, de l'angoisse, ou de l'absurde sont utilisées avec une fonction et une signification totalement différente dans ce milieu que dans le milieu français. A cette époque-là, il existe une grande différence entre la signification de la notion française « *existentialisme* » et la notion hongroise « *egzisztencializmus* », et il ne vaut pas la peine de parler d'un effet direct ou d'une réception directe. C'est pour cela que la notion du transfert nous semble plus adéquate, parce qu'elle accentue mieux la transformation que l'identité.

La réception de Mészöly ne restait pas non plus indépendante du discours de la critique marxiste hongroise. D'une part, Mészöly est régulièrement condamné par le côté marxiste, d'autre part ils traitent la question apologétiquement, ils écartent le thème de l'existentialisme ou diminuent son importance. Parmi les attaquants Pál Pándi, et plus tard Péter Agárdi, sur le côté défenseur Miklós Béládi, Imre Bori. Par exemple, le jeune journaliste Péter Nádas dans son article de 1968 écrit encore que *Le Saut* n'ont beaucoup de rapport avec l'existentialisme et Camus³, plus tard (en 1992) il déclare que « mon maître est devenu Miklós Mészöly dont le maître était Camus »⁴. Ces deux déclarations contradictoires ne révèlent pas forcément l'inconséquence de Nádas, mais du phénomène qu'à quel champ de force le signifiant « Camus » comme comparatif concernant la littérature mondiale est parvenu entre-temps. L'utilisation du nom et de la notion de l'existentialisme n'a pas servi la cognition, mais la stigmatisation dans la publicité littéraire hongroise, et l'affirmation au milieu de l'opposition intellectuelle. Ce n'est pas un hasard. L'essai de Mészöly sur Camus, *Le romantisme de la clarté*⁵, semble être aujourd'hui un texte sans allusions politique (neutre). Mais dans son temps, c'était un exercice de liberté. Aucune ligne de cette écriture née en soixante-neuf ne se réfère au marxisme ou à la critique marxiste, elle interprète même *Le mythe de Sisyphe* dans un contexte métaphysique drôlement suspect. Le texte montre avant tout comment est-il possible de faire entendre sa voix en tant qu'écrivain hongrois indépendant, et de dialoguer avec un courant philosophique contemporain. Mészöly parle de Camus de telle façon comme si les clameurs qui l'entourent en Hongrie n'existaient pas.

Tout cela influence fondamentalement la littérature de cette question. Il existe beaucoup de textes sur la relation de Camus et de Mészöly, mais les plus durables sont ceux qui se trouvent hors de ce débat sur l'existentialisme. Par exemple l'étude d'André Karátson⁶ (écrivain hongrois vivant à Paris), les critiques de Pál Albert⁷, l'étude de Miklós Fogarassy qui ne pouvait apparaître que vingt-deux ans après sa naissance⁸ et le livre de Beáta Thomka⁹ apparu après le changement de régime en 1995. Bien sûr, je ne souligne pas ces études pour invalider l'étape de l'histoire de réception de Mészöly de la Hongrie Kadarienne, pendant laquelle la canonisation de l'écrivain hongrois un peu péniblement, mais se déroulait. Quand je parle de durabilité, je pense au fait que pour l'interprétation d'un texte offensif de Pándi¹⁰ ou un texte défensif de Béládi¹¹ né dans les années soixantes ou peu après, il nous faut une vue plongeante sur l'histoire de critique littéraire, une étude préalable de celui-ci, tandis que les textes de Pál Albert ou d'André Karátson, nés loin de nous, à Paris, restaient compréhensibles, lisibles, il ne nous en faut pas de traduction.

Après avoir esquissé le contexte de l'histoire de réception et le transfert hongrois de l'existentialisme français, j'aborde les questions du dialogue entre Mészöly et Camus. Il vaut la peine de séparer deux niveaux de ce dialogue. L'un des niveaux peut être nommé conceptuel, l'autre poétique. Bien sûr, c'est encore une simplification, car en vérité, on ne peut pas séparer ces deux niveaux comme un structuraliste éminent ni chez Mészöly, ni chez Camus. Dans *La Mythe de*

³ Nádas, P., *Saulus. Mészöly Miklós új regényéről*, Pest Megyei Hírlap (27. 10. 1968), p. 4

⁴ Nádas, P., *Talált cetli*, Pécs, Jelenkor, 1992, p. 249

⁵ Mészöly, M., *A világosság romantikája* (1969) in *A pille magánya*, Pécs, Jelenkor, 2006, p. 154-167

⁶ Karátson, Endre, *Mészöly Miklós és a camus-i közérzet (Miklós Mészöly et la conscience camusienne)*, 1983) in *Baudelaire ajándéka*, Pécs, Jelenkor, 1994, p. 297-308

⁷ Albert, P., *Alkalmak*, Budapest, Kortárs, 1997

⁸ Fogarassy, M., *Térszerkezet, időszerkezet (Mészöly Miklós: Saulus)* in Alexa, K. & Szörényi L. (éd) „*Tagjai vagyunk egymásnak*”, Budapest, Szépirodalmi, 1991, p.124-141

⁹ Thomka, B., *Mészöly Miklós*, Bratislava, Kalligram, 1995

¹⁰ Pándi, P., *A tagadás tagadása*, Élet és Irodalom (7. 12. 1963)

¹¹ Béládi, M., *Jelentés egy íróról* (1971) in *Érintkezési pontok*, Budapest, Szépirodalmi, 1974

Sisyphé le style et l'utilisation des images poétiques joue un rôle aussi important que les idées dans *L'étranger*.

La séparation a quand même l'avantage de faire nous voir que d'une part Mészöly se dispute avec Camus, d'autre part, malgré la différence idéologique, il l'apprécie beaucoup comme écrivain, et beaucoup de ses caractéristiques de poétique de prose moderne peuvent se ramener à Camus. On peut même dire qu'en tant qu'esséiste, penseur, Mészöly est partenaire de débat de Camus, mais en tant qu'écrivain, il est vraiment son disciple, comme disait Nádás avant. (Par la suite, il s'agisserai des questions conceptuelles, je n'aurais pas le temps de parler des questions des rapports poétiques, de la voix narrative et de la description.)

L'analyse déjà mentionné que Mészöly a écrit sur Camus, *Le romantique de la clarté* pourrait être la caractérisation de ses propre héros : Camus « a créer des héros qui, avec leur conscience exilée dans l'espace ne peuvent se permettre même pas pour un moment la détente du pénombre »¹². Cela vaut pour les héros mézölyiens qui se tourmentent continuellement, qui cherchent à comprendre sans cesse leur vie, leur situation d'existence. Cela vaut pour Saul qui poursuit opiniâtement ses ennemis, et pour Bálint Őze, le protagoniste de *La mort d'athlète*. Les héros de Mészöly sont également des chercheurs passionnés, acharnés, ils rappellent la situation émotionnelle de l'homme reconnaissant l'absurde, décrit par Camus : « A partir du moment où elle est reconnue, l'absurdité est une passion, la plus déchirante des toutes. Mais savoir s'il on peut vivre avec ses passions, savoir si l'on peut accepter leur loi profonde qui est de brûler le coeur que dans le même temps elles exaltent, voilà toute la question. »¹³

Mészöly appelle les héros de Camus des hommes « jetées dans la lumière »¹⁴. La formule évoque le concept sartrien « être-jeté-dans-le-monde » et aussi le mot heideggerienne « Geworfenheit ». Il considère – tout comme Roland Barthes¹⁵ – le motif de lumière comme élément essentiel chez Camus. L'héroïsme sans espoir de l'homme jeté dans le monde plaît à Mészöly, mais il n'accepte pas le désespoir total. Il considère même que la lumière n'est pas seulement une métaphore, mais une méthaphore couvrante avec laquelle Camus cache quelque chose. Dans l'essai *Le romantique de la clarté*, la lumière peut être la métaphore non seulement du rationalisme, mais de l'illumination de l'homme chercheur de Dieu. Selon Mészöly, c'est justement l'absence trop significative du Dieu chez Camus qui est révélateur, il refuse trop passionnément l'explication métaphysique. Mészöly transforme Camus à un métaphysicien. Il évoque une épisode biographique noté par Max Pol Fouchet, quand dans un village algérien, ayant vu le cadavre d'un garçon écrasé par un bus, Camus a montré le ciel avec le doigt en disant : « Tu vois ? Il se tait. » C'est-à-dire, le ciel pour Camus manifestement n'était pas vide. Dans un fragment Mészöly écrit cela : « Camus athéiste ? Mais bien sûr ! Avec une telle passion, qu'il a réussi à formuler la métaphysique de l'athéisme. Le cadeau-vengeance de la poésie. »¹⁶ Mészöly détourne la *Mythe de Sisyphé*, ou l'*Étranger*, car l'élément essentiel du raisonnement absurde qu'il faut supporter la conscience de la mort, il faut supporter la situation d'existence absurde sans nous fuir dans le suicide ou sans nous tourner vers les explications métaphysiques. Mészöly affirme que la poétique de prose, le style, le motif de lumière, la symbolisation descriptive de Camus rapporte l'espoir dans le roman clos devant l'absolu, écrit avec un athéisme déterminé.

On ne peut pas nommé Mészöly écrivain catholique, pourtant on peut voir quelque chose de pareil que dans l'interprétation de Camus de Pilinszky analysée par Dorottya Szávai. « Le principe conceptuel et perceptif de la poésie de Pilinszky est constitué de la position du problème métaphysique chrétien que l'écrivain du *Mythe de Sisyphé* nomme suicide philosophique. »¹⁷ Mészöly lui-même cherche à vivre dans un monde reconnu absurde, tout en découvrant l'Absolu. Cette position du problème – comme l'a remarqué Karátson aussi – est opposée à celle de Camus qui cherche à vivre dans un monde absurde sans l'Absolu. L'absurde est attirant également pour Mészöly, comme la découverte authentique, cathartique de l'expérience d'existence moderne, mais il n'accepte pas le désespoir du renoncement à l'Absolu tout comme Pilinszky, et il interprète plutôt Camus de cette manière, il le considère l'enfant prodigue dont l'éloignement de son Père n'est pas définitif.

Le débat idéologique de Mészöly avec Camus n'a pas de grande portée intellectuelle, même si ça sonne irrespectueux de la bouche d'un interprète postérieur. Mészöly prend une position en face de Camus qui a été déjà décrite et critiquée par celui-ci. Mészöly accepte l'absurde, mais ne se rassure pas dans la certitude de cette reconnaissance et il a des espoirs métaphysiques. C'est-à-dire Mészöly fait le même « saut » que *Le mythe de Sisyphé* jouait chez un grand nombre de philosophe existentialiste. L'opinion de Mészöly ne pose pas une nouvelle question, elle reste entre les frontières de l'oeuvre. D'autre part, la tradition théologique de la pensée camusienne est

12 Mészöly, M., *A világosság romantikája*, op. cit. p. 154

13 Camus, A., *Le mythe de Sisyphé*, Paris, Gallimard, (Coll. Folio Essais), 1985, p. 40

14 Mészöly, M., *A világosság romantikája*, op. cit. p. 155

15 Barthes, R., *L'Étranger, roman solaire*, in *Œuvres complètes I.*, Paris, Seuil, 1993, 452-456

16 Mészöly, M., *A tágasság iskolája, (L'école de l'étendue)*, Budapest, Szépirodalmi 1993 p. 279

17 Szávai, D., *Bűn és imádság. A Pilinszky-líra camus-i és kafkai szöveghagyományairól*, Budapest, Akadémiai, 2005, p. 83

évidente, beaucoup en ont écrit déjà.

Les textes de Mészöly sur Camus s'attachent à l'interprétation de l'existentialisme de l'intelligentsia catholique hongroise. Mészöly considère Camus non seulement comme un penseur qui nous fait réaliser que notre situation est totalement absurde dans un monde irrationnel, mais il le voit aussi comme une sorte de Pascal contemporain qui, malgré le désespoir certain d'un être absurde, fait un pari sur l'existence de la transcendance. Comme si le refus du suicide, le choix de rester vivant et la révolte désespérée contre l'absurdité étaient les dernières preuves de l'existence de Dieu que l'homme du vingtième siècle peut avoir.

Le mythe de Sisyphe est important aussi du point de vue de la pensée de Mészöly concernant l'histoire littéraire. Dans ses essais des années soixante-dix, il a élaboré une conception, ou si l'on veut, une vision singulière d'histoire littéraire hongroise. Selon lui, il existe deux grandes traditions d'histoire littéraire que l'on peut opposer. L'une est la tradition anecdotique dont je ne vais pas parler maintenant, l'autre est celui qu'on peut nommer littérature ontologique. Les oeuvres faisant partie de cette tradition ont la caractéristique d'être profondément tragique, leur question principale est la mort : ils font face avec la mort de l'individu, la mort de la nation ou la mort de l'humanité même. C'est un groupe d'oeuvre plutôt exclusif, Mészöly y classe le *Discours funèbre*, l'*Hymne* de Kölcsey, *Le vieux gitane* de Vörösmarty, *La tragédie de l'homme* de Madách, le *Bánk bán* de Katona.

Dans son essai intitulé *Madách Beckett Sisyphe* et dans autres textes également Mészöly regarde d'un oeil camusien les classiques hongrois. L'Adam de Madách est mis dans le même sac avec un anachronisme créatif que Hamm du pièce de Beckett, *Fin de Partie* né en (1957). Idée étrange... Quel est le rapport entre Madách, l'auteur d'un drame mondiale historique avec Adam, Eve et Lucifer et Beckett, Camus et la tradition absurde moderne ? Si on met à côté pour un moment nos études d'histoire littéraire et la chronologie, on va voir tout de suite la force heuristique de cette comparaison. Il s'agit du phénomène connu depuis longtemps grâce à Hans-Robert Jauss : les expériences littéraires contemporaines nous portent à la réinterprétation des traditions d'histoire littéraire. Mészöly, à l'aide de l'oeil camusien « lit à moderne » les classiques, ou – en évoquant Barthes – il considère les oeuvres fondamentales sacrées de la culture nationale hongroise comme textes scriptibles.

Dans les écritures de Mészöly, ces classiques de l'histoire littéraire hongroise se ressemblent au *Mythe de Sisyphe* de Camus. Malgré la vanité du dépérissement, malgré les désastres historiques ou malgré les fantômes nous hantant par la rédemption du suicide, ils s'assument la survivance de la vie parmi les décors hongrois. Les protagonistes de cet essai d'histoire littéraire montrent des ressemblances surprenants avec les protagonistes de certains romans de Mészöly. Il nous font penser par quelques-uns de leur traits à Bálint Óze, coureur de fond, champion d'existence, et à Saul, enquêteur d'église, quêteur inlassable de l'identité.

Il y a encore une particularité hongroise ou bien régionale de ces écrivains présentés comme absurdes, c'est que malgré tout, ils ne sont pas complètement pessimistes. Au dernier moment, ils laissent la parole à l'éthique de survivance. On peut dire aussi qu'Eve devient toujours enceinte dans le dernier scène. Comme Mészöly écrit, les petites nations ne peuvent pas se permettre la luxe de tirer impitoyablement les dernières conséquences. « On ne peut pas voir, on ne peut même pas imaginer l'Adam-Sisyphe de Madách sans l'espoir qui se dessine en l'atteinte du bébé. C'est pour cela et comme cela il est le Sisyphe hongrois. »¹⁸

Dans l'essai intitulé *Madách – Beckett – Sisyphe* le débat de Mészöly avec Camus prend une tournure plus intéressante. Il ne s'agit pas seulement que le point de vue de l'attitude cherchant l'absolu cogne le point de vue antimétaphysique et profan opiniâtre, comme on l'a vue dans son essai *Le romantisme de clarté* qui pouvait nous faire penser à Pilinszky. Ici, Mészöly se réfère à des causes culturelles et historiques quand il dit qu' en Europe central on ne peut pas se permettre la luxe du désespoir total. Comme s'il disait que dans les cultures nationaux asservies d'Europe centrale, la littérature ne peut pas renoncer de cette fonction morale et communautaire de donner espoir. On sait de quelle mesure est-ce un fardeau pour l'histoire culturelle moderne de cette région, les normes éthiques sociaux limitaient toujours la liberté littéraire et artistique. Madách, Vörösmarty ou l'évocation du topos « mort de la nation » chez Kölcsey nous fait penser à la norme littéraire de réconciliation obligatoire du dix-neuvième siècle. Selon cette norme, la perte de valeur ne peut pas rester sans dénouement esthétique, une oeuvre fondamentalement pessimiste et sans éthique, et on ne peut pas la laisser devant les lecteurs. Cet argument montre une ressemblance surprenante avec celle des critiques marxistes jugeant l'existentialisme. Je fais allusion ici au discours critique mentionné au début de mon exposés. La critique marxiste était sensible aux oeuvres pessimistes, où le thème du héros devenu solitaire n'était pas traité suivant l'idéologie adéquate. Derrière les oeuvres similaires, la critique officielle supposait l'ennemi du régime. Ils ont rejeté l'absurde comme irrationalisme.

Entre la norme esthétique-éthique de la réconciliation et l'antiexistentialisme des critiques marxistes hongrois

18 Mészöly, M., *Madách – Beckett – Szisüphosz* (1974) in *A pille magánya*, Pécs, Jelenkor, 2006, p. 446

on peut trouver peu de rapport d'histoire littéraire. Ce sont deux époques de critique littéraire l'un assez loin de l'autre. L'essai de Mészöly nous aide quand même à relier les contextes distincts. La notion de relais est *la région*. Avec la question de région, nous sommes revenus à la notion de transfert culturel. L'absurde – comme beaucoup en ont déjà écrit – ici, en Europe central se trouve à tous les coins de la rue, une expérience quotidienne. Mais malgré cela, sa formulation littéraire radicale, subversive se cogne à des barrières.